L'Orient des idées

samedi 11 mai 2024 QUOTIDIEN LIBANAIS INDÉPENDANT www.lorientlejour.com



ÉDITO

Des fleurs en temps de guerre

« Quand ils torturent les fleurs, la Palestine saigne à Tokyo. »
Etel Adnan

Vivre à deux pas du précipice, marcher sur un fil, s'adapter à tout, y compris au pire, c'est notre quotidien au Liban. La vie culturelle ne fait pas exception. *L'Orient des idées* devait paraître le jeudi 18 avril, deux jours avant la Nuit des idées, dont la thématique choisie par l'Institut français, « Lignes de faille », résonne parfaitement avec la situation. Une journée entière de débats et de rencontres était prévue autour de chercheurs, intellectuels et artistes étrangers et libanais. Mais une semaine auparavant, le chef de la diplomatie française Stéphane Séjourné recommandait « aux Français de s'abstenir impérativement de se rendre dans les jours qui viennent en Iran, au Liban, en Israël et dans les territoires palestiniens ». Cette consigne empêchait la venue des invités français à Beyrouth. L'évènement était donc reporté, ce supplément aussi. La Nuit des idées aura finalement lieu le mardi 14 mai dans un format réduit. Le programme est à retrouver dans nos pages. Quant à *L'Orient des idées*, soutenu par l'IF, il est resté inchangé. Les textes prévus des contributeurs et intervenants (dont certains étaient initialement invités lors de la Nuit des idées) sont toujours publiés.

« Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse », disait Albert Camus lors de son discours de réception du prix Nobel en 1957. Près de soixante ans plus tard, le constat est similaire. Guerres, montée des nationalismes et des fanatismes religieux, dérèglement climatique, craintes face au développement de l'intelligence artificielle (IA), le monde va-t-il même plus mal qu'avant ? Qui pense encore à le refaire ? Ne pas le laisser s'effondrer, ne serait-ce pas le seul espoir qui nous reste ? À travers des sujets liés à l'écologie, l'IA ou le rapport aux images, *L'Orient des idées* tente d'élargir nos horizons. À quoi se raccrocher quand tout s'effondre ? Est-ce que l'écoféminisme peut changer en profondeur nos sociétés ? L'IA, permettre de rééduquer notre regard ? La photographie, éveiller les consciences ? Faut-il continuer à chercher la beauté même lorsque le monde est en crise, comme le font les photographes Camille Seaman ou Tanya Traboulsi ? Toujours regarder le soleil, la mer, les fleurs ? Malgré les guerres, les massacres, les catastrophes climatiques, nombreux sont les chercheurs, intellectuels, artistes qui poursuivent leur travail, ouvrent des brèches, envisagent l'avenir, questionnent notre monde. Ils ne veulent pas le voir se fissurer, mais le faire encore tenir debout, voire se relever. Ces femmes et ces hommes plantent les prochaines graines qui feront pousser des fleurs.

Sabyl Ghoussoub

RÉFLEXION

« Et le Liban ? »

Ghassan SALAMÉ*



Un drapeau libanais. Patrick Baz/AFP

J'ai passé ma vie à tenter (généralement sans succès) de retarder de trente ou de quarante secondes l'inévitable question : « Et le Liban ? » On vous pose une question sur « la situation », vous commencez à évoquer le contexte régional et international. L'attention de votre interlocuteur se met à décliner et son impatience à croître : il n'a que faire de « l'atmosphère » (Jean Gabin). Il veut savoir ce qu'il adviendra de ses 10 452 kilomètres carrés, déjà encombrés d'acteurs et saturés d'actions. Sa serrure est unique, la clef qu'il cherche doit l'être aussi.

Tout est dans cette fièvre à rechutes : plus vous tentez de rappeler que le Liban n'est pas immune à son environnement, plus les Libanais sont pressés de tirer les conclusions qui le (et les) concernent exclusivement. Leur empressement est à la fois psychologiquement compréhensible et herméneutiquement aspirationnel : ils espèrent, contre et en dépit de tout, faire exister leur pays hors du magma dans lequel il s'est dangereusement englué. Leur refus de s'aventurer sur de plus larges latitudes, proches ou lointaines, est en quelque sorte une ode d'affection pour un pays qu'ils savent inextricablement empêtré dans « les guerres des autres » (Ghassan Tuéni), une pathétique déclaration d'indépendance que les pays qui doutent de leur propre existence répètent *ad infinitum*, comme pour s'en convaincre à défaut d'en être persuadés.

Souveraineté disloquée

Mais les États, de fabrication humaine, « trop humaine » (Friedrich Nietzsche), sont des constructions bien plus précaires que leurs soi-disant ministères de l'Information ne le proclament et que leurs patriotes ne le scandent. Ils n'ont rien d'immortel : à la fin du XVe siècle, il y avait près de 500 structures quasi étatiques en Europe, il en restait à peine une vingtaine à la fin du XIXe. Par contre, le monde comprenait une trentaine d'unités souveraines au début du XXe, mais plus de six fois ce chiffre un siècle plus tard. Fragiles comme ils sont, les États ne cessent de naître et de disparaître, de se fracturer (souvent) et de se réunifier (parfois), dans un étourdissant mouvement darwinien. Plus ils sont précaires, moins ils sont protégés contre ce qui les entoure. En cela, les Libanais peuvent se passer d'un dessin…

La souveraineté n'est que d'un maigre secours à une organique fragilité. Et sur ce chapitre, notre beau pays est un cas d'école. Sa souveraineté interne est tout à fait disloquée : il n'a guère le contrôle exclusif sur ses citoyens ni la maîtrise jalouse de son territoire que cette acception présuppose. Sa souveraineté westphalienne, à savoir sa liberté présumée de se donner le régime politique et économique de son choix, est profondément minée par le dissensus des siens sur la configuration d'un tel régime. Sa souveraineté internationale est en apparence sauve, tant que son drapeau flotte devant l'immeuble en verre de la *First Avenue*, mais nous savons que les dirigeants de ce monde se contorsionnent comme ils peuvent pour continuer à reconnaître un État qui peine à en être un. Apprendre qu'une bonne soixantaine d'États sont à présent à des niveaux similaires de précarité ne nous console guère, moins par indifférence pour « le malheur des autres » (Bernard Kouchner) que par une fâcheuse habitude de nous considérer en tout uniques.

Le prix du libertarisme

Le Libanais est en réalité moins libre que libertaire. Cela a son charme quelque peu délavé ; mais cela a aussi son prix, et il est lourd. À force d'ignorer lois, normes et institutions, et même à s'en vanter, il se retrouve dans le faux paradis de la débrouille. Troquer son libertarisme contre sa sécurité, ou même contre un minimum de certitudes sur son sort, serait lui demander un sacrifice trop pénible. Ne lui vient guère à l'esprit que sans un État pour organiser la vie collective, protéger les frontières, rendre un tant soit peu de justice, se doter d'un appareil efficace de police, desserrer l'enchevêtrement des allégeances embobinées, sanctionner les kleptocrates, se soucier des démunis ou, à tout le moins, mettre de l'ordre dans la circulation sur les routes, son pays restera vulnérable à la moindre brise venue de l'extérieur.

Les Libanais n'avaient qu'une seule vraie industrie : la banque. Mais elle est tombée dans un gouffre profond, entraînée dans sa chute par l'incurie de ses patrons et par son mariage incestueux avec un Trésor public aventureusement dispendieux. Le Libanais s'en plaint *mezzo voce*. Il espère, contre toute logique, retrouver ses *flouss* et s'accroche aux transferts de la diaspora tel un perfusé à son sédatif. Cela ne fait pas une économie digne de ce nom, mais une sorte de ruse où les accointances privées sont censées compenser le naufrage public. Le *drive* entrepreneurial d'antan n'est pas tout à fait éteint, mais comment peut-il s'épanouir si l'autorité publique, plutôt que de le promouvoir, ne cesse de lui infliger son incompétence et sa corruption ou quand, pour répondre à l'ordonnance du FMI, on tire sur le toubib ?

Mais l'entrepreneur libanais d'aujourd'hui n'en a cure : la paralysie de l'État, loin de l'affliger, est pour lui une véritable aubaine : ses transactions sont informelles ; sa devise (physique autant que métaphorique) est le billet vert ; le long terme est par-delà sa vue : la plus-value qu'il cherche est *hic et nunc*. Pour investir dans la durée, le Libanais, résident ou diasporique, autant que l'étranger a besoin d'un capital humain formé, d'un système judiciaire efficient et, d'abord, d'une paix civile solide. Il ne saurait évoluer dans un niveau trop élevé d'incertitude.

Car l'incertitude est mauvaise conseillère. Et il y a, de surcroît, de l'acrimonie dans l'air : si les États sont si précaires, pourquoi ne pas se partager l'actuel que tout le monde s'accorde à trouver dysfonctionnel ? « Ils ne nous ressemblent pas ; divorçons ! » est un refrain qui reprend vie. C'est oublier que les autres ne sont pas disposés à dissoudre le mariage, même s'il est pourri et que « le narcissisme des petites différences » (Sigmund Freud) est un mal trop répandu pour se muer en remède. Faire chambre à part a pu sauver des mariages fragiles, mais uniquement quand il s'agissait d'un remède pour les préserver, non d'un pénultième geste, plus ou moins conscient, pour les dissoudre. Souhaiter la séparation des corps, c'est aussi entretenir l'illusion que lorsque chacune des tribus dont ce pays est fait, si et quand elle parvient à s'émanciper de sa cohabitation avec les autres (au pluriel, car il s'agit d'une polygamie plutôt que d'un couple), saura éviter les brouilles sanglantes en son propre sein. Les exemples récents n'autorisent pas, en la matière, beaucoup d'optimisme.

« Taëf et rien que lui ! » répondent d'autres. De quoi parle-t-on ici ? Il y eut des usages si arbitraires, si divers, si fantasques de l'accord éponyme que le quidam ne sait plus vers quel Taëf se tourner. Cet accord qui proclama le pays des Cèdres « patrie définitive pour tous les siens » et mit fin aux combats fratricides eut certes son utilité en son temps ; mais il a bien été malmené depuis. Plutôt que, comme l'avaient espéré ses initiateurs, constituer une fenêtre ouverte sur la paix civile, une trêve qui permette de se doter d'un régime moderne, il a conduit les chefs des milices à autoamnistier leurs méfaits, à encombrer la gouvernance en en multipliant les chefs étoilés et les marmitons, pendant qu'il formulait généreusement les utopies improbables, de « la déconfessionnalisation politique » à « la décentralisation administrative », deux concoctions censées être indolores mais qui ont été très tôt arsenalisées par les acteurs de la guerre civile froide en cours. La population est plus que jamais « parquée » (Edmond Rabbath) dans ses communautés, et plutôt que d'une déconcentration de l'État, c'est à son effritement que nous assistons.

Et puis il y a ceux qui regardent trop intensément par-delà les frontières en quête d'inspiration. Ils se sont retrouvés dès 1936 dans « le Congrès du Littoral » ou sont allés en 1958 par cars entiers acclamer l'alors impétueux Nasser à Damas. Plus récemment, « la source d'imitation » s'est déplacée vers la capitale perse, ou dans sa ville sœur, la désertique Qom. Comme vers l'étoile du berger, ils clament leur allégeance, en affirment la prévalence et agissent en conséquence, dans leur pays d'origine mais aussi en Syrie, pour sauver un régime allié, ou à travers la frontière du sud pour secourir un mouvement frère à Gaza. J'ai toujours pensé qu'il était légitime d'avoir du sentiment pour la Palestine et d'être, éthiquement et politiquement, du côté de son peuple. Mais d'aucuns, richement équipés, vont loin, bien plus loin, jusqu'à faire sentir que leur allégeance au Vale e-Faqih (« guide suprême », NDLR), et les sacrifices réels que cet embrigadement leur coûtent, les autorise à affaiblir encore, en en dévoilant les limites, l'autorité de l'État. Ce dévouement, préalablement non concerté, ne fait évidemment pas l'unanimité parmi leurs concitoyens, ce qui aggrave, plus qu'un chouia plus, le sentiment de fragmentation.

Douce décadence

Face à ces divergences copieusement exposées sur le marché des idées (et sur les écrans des réseaux sociaux), j'ose suggérer, plutôt que d'aller en quête d'une nouvelle et improbable concorde intertribale, qu'il est bien plus urgent de changer de paradigme et de mettre en place une gouvernance moins stérile, plus soucieuse de la qualité du résultat que du processus tortueux qui l'enfante, du bien public plus que de l'ajustement toujours chancelant entre les intérêts sectoriels et, enfin – et ce n'est pas un détail –, de la probité des dirigeants plutôt que de leur identité. Je ne me ferai pas beaucoup d'amis en écrivant que, face à ce joli bouquet de divergences domestiques et d'interférences étrangères, le pays a d'abord besoin de se doter au plus tôt d'un exécutif musclé, intègre et efficace. Une telle proposition donne des urticaires à tous ceux qui ont su – et pu – arracher un brin de l'autorité de cet exécutif, à commencer par les partisans du régime d'assemblée vers lequel le système de Taëf a immanquablement glissé, sans compter les chefs des tribus, les combattants présents et potentiels, les clergés en noir ou en bleu turquoise (barbus ou rasés), les notabilités assises ou agenouillées, les héritiers des grands seigneurs pressés de se faire un prénom autant que les jeunes pousses en quête d'un siège, voire d'une simple mention au 20 heures. Le monde n'a que faire de nos arrangements boiteux ; le temps roule trop vite pour nos consensus qui nécessitent une éternité pour se conclure ; les dangers qui nous guettent sont trop sérieux pour prolonger *ad nauseam* nos mesquines querelles, d'ordinaire suivies par nos sordides trocs : « Passe-moi donc cette loi que je te signe ce décret. » Si vous voulez que ce pays s'octroie une nouvelle vie, il doit d'abord être fermement gouverné. Il ne l'est guère avec des vacances présidentielles à répétition, la décapitation de notre pyramide politique étant devenue un sport national. Il ne l'est pas plus avec des gouvernements qui, quand ils ne sont pas en état de gestation, sont en affaires courantes, et qui reproduisent en format réduit les Parlements – eux-mêmes fragmentés – qui leur accordent leur confiance. Il l'est avec un exécutif plus soucieux de performance que de représentativité.

Sinon, la barque libanaise continuera de voguer dans une mer régionale conflictuelle et un océan international tempétueux. À bord de cette insouciante embarcation, les Libanais, délestés de leur épargne, dépouillés de leurs certitudes et oubliés du ciel, entretiennent leurs nostalgies avec le soin d'un drogué pour sa ligne de coke, abordent leurs tragédies comme s'il s'agissait de mondanités et se fient à la pensée magique pour envisager l'avenir. À se délecter de cette douce décadence, il est peu probable qu'ils puissent arriver à bon port.

*Ancien ministre de la Culture et de l'Éducation, ancien négociateur de l'ONU en Irak et en Libye et professeur des universités à l'Institut d'études politiques de Paris.

COMMENTAIRE

Les minorités à l'épreuve de l'intelligence artificielle

Diana SEBBAR*

L'intelligence artificielle (IA) ouvre de formidables perspectives dans de nombreux secteurs, et sa maîtrise présente des enjeux majeurs de développement économique et de souveraineté pour les États, qui rivalisent d'investissements dans ce domaine.

Néanmoins, à l'échelle des individus et de la société, l'IA présente des défis, et particulièrement pour les minorités. Si l'internet leur avait permis de pouvoir faire entendre leur voix sans autorisation, l'IA risque au contraire de les rendre de nouveau invisibles, voire pire.

L'utilisation de l'IA influence en effet chaque jour davantage la diffusion de l'information et la prise de décision dans nos organisations individuelles et collectives. Or l'IA comporte des biais, et certaines décisions ont des conséquences plus graves que d'autres. Personne ne souhaite en effet voir le montant de sa police d'assurance augmenter, ou se voir un jour refuser un crédit parce qu'une IA aura considéré que son milieu socio-économique ou son état de santé le justifie. Il serait également injuste pour une femme de voir sa candidature à un poste écartée d'emblée car l'algorithme qui l'a pré-examinée a appris à sous-noter les CV féminins – comme cela a par exemple été le cas pour le logiciel de recrutement utilisé pendant quatre ans par Amazon. En matière de santé, les conséquences peuvent être encore plus sérieuses lorsque les chances sont plus faibles qu'une IA détecte une pathologie chez certains patients car elle a été insuffisamment entraînée sur des individus de leur sexe ou de leur couleur de peau par exemple.

Autrement plus grave encore, l'usage militaire et sécuritaire de l'IA à l'encontre des minorités ethniques est un risque avéré, et l'histoire récente nous en a malheureusement fourni plusieurs exemples : surveillance de la communauté ouïgoure par un système de reconnaissance faciale par l'État chinois ; utilisation de l'IA comme arme de guerre en Ukraine ou à Gaza – où la quasi-absence de supervision humaine du système « Lavender » est à l'origine de conséquences dramatiques à l'égard des civils palestiniens. Ces quelques exemples mettent cruellement en lumière les enjeux du rapport entre éthique et technologie.

Biais de représentativité

À l'image de ceux qui les construisent, les IA ont en effet des biais (racistes, sexistes…) qui peuvent conduire à des prédictions elles-mêmes biaisées, entraînant parfois de lourdes conséquences sur les personnes et les groupes concernés.

Les systèmes d'IA ne sont en effet que des machines qui reposent sur des algorithmes conçus par des humains selon leur propre vision du monde et du cas considéré. Ils comportent donc des limites qui les rendent par essence inaptes à rendre compte de la subtilité et de la diversité des situations, des cultures et des avis. La machine n'a évidemment aucune « conscience » de ces biais, et elle ne fait que reproduire ceux appris à partir des données dont elle a été nourrie.

C'est pourquoi il y a un enjeu fondamental autour des jeux de données d'entraînement des IA qui devraient pouvoir refléter la diversité – de genre, sociale, culturelle et linguistique – présente dans la société.

À défaut, l'IA ne fait que reproduire les stéréotypes et discriminations existants ; et plus encore car, en se basant sur des moyennes pour en déduire des vérités générales, les recommandations basées sur les algorithmes amplifient et automatisent les clivages, ce qui laisse craindre une hausse des inégalités et de la fracture sociale, voire de véritables catastrophes lorsque le contrôle de la décision prise par la machine échappe à l'homme.

Si l'IA est indubitablement source de progrès dans de nombreux secteurs, la question des biais de représentativité (mais aussi celle de la relation homme-machine) est donc un sujet de préoccupation majeure. Si, comme l'écrit Asma Mhalla, l'IA est au cœur des batailles culturelles et idéologiques, il y a urgence à se réapproprier les ressorts de cette technologie pour qu'elle ne soit pas source d'exclusion, de discrimination et d'ostracisme dans nos démocraties.

Le 21 mars dernier, l'ONU appelait États membres et autres parties prenantes à « cesser de se servir des systèmes d'intelligence artificielle qu'il est impossible d'utiliser dans le respect des droits humains ou qui présentent des risques excessifs pour l'exercice des droits humains ».

Les régulateurs du monde entier bâtissent des lois prescrivant des technologies plus transparentes, lisibles et traçables pour en finir avec la « boîte noire » et permettre d'identifier et de corriger les biais.

En Europe, chercheurs et politiques alertent sur l'urgence de la situation et appellent à prévenir l'utilisation de données biaisées reflétant les inégalités de genre ou les discriminations sociétales.

Promouvoir la diversité dès la conception

Si réguler est indispensable, il est également crucial de former massivement étudiants, chercheurs, ingénieurs aux enjeux éthiques afin d'amener une réflexion critique systématique sur les biais dans les jeux de données utilisés pour l'entraînement des modèles d'IA, et tout au long de leur processus de conception et de déploiement.

D'après les experts, il convient également de promouvoir la diversité des points de vue dès l'origine de la conception de l'IA, notamment en augmentant la diversité dans les métiers de l'IA où les minorités sont aujourd'hui sous-représentées.

La prise en compte des minorités n'est pas seulement un impératif éthique ou moral. La diversité constitue aussi un levier au service de la croissance des individus et des organisations, ainsi qu'un ressort fondamental de la paix et du développement durables des nations.

Si pour des raisons économiques et (géo)politiques, la protection de la dignité et des droits humains n'est pas au cœur des préoccupations des acteurs majeurs de l'IA, le sursaut vers un usage plus éthique pourrait/devrait venir des États et autres organisations conceptrices ou utilisatrices d'IA.

*Directrice exécutive de l'Idex UCAjedi, directrice exécutive du « 3IA Côte d'Azur »

RENDEZ VOUS INSTITUT FRANÇAIS Liban

L'Orient Le Jour

LA NUIT DES IDÉES

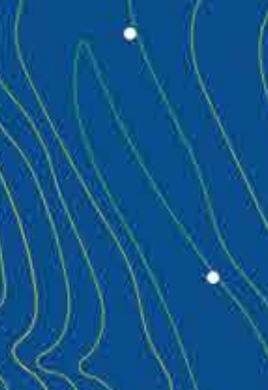
Mardi 14 mai
16h - 22h

Institut français du Liban

ليلة الأفكار

Lignes de faille
ÉDITION 2024

Entrée gratuite, programme et réservations ici



EXPOSITION
LE MONDE SANS FIN

Inspirée de la bande dessinée de Christophe Blain et de Jean-Marc Jancovici, l'exposition Le Monde sans fin propose une réflexion approfondie sur les causes et les conséquences du dérèglement climatique.

TOUTE LA JOURNÉE

Galerie



ANIMATION JEUNESSE
LA PETITE NUIT DES IDÉES

La Petite Nuit des Idées donne la parole aux jeunes : rejoignez-nous pour un après-midi de réflexions et de débats sur des thématiques sociétales, environnementales et philosophiques.

En partenariat avec les étudiants de l'USJ.

16h
18h

Hall de la médiathèque

5 à 15 ans



GRAND DÉBAT

18h Ouverture

18h15 Accueil
par Chaker Bou Abdalla, humoriste

18h30 Débat
Guerres réelles, guerres virtuelles
Avec Ghassan Salamé, ancien conseiller du secrétaire-général de l'ONU
Présenté par Anthony Samrani, co-rédacteur en chef de l'Orient-Le jour

18h
20h

Salle Montaigne

Places limitées, entrée gratuite sur réservation sur antoineticketing.com

Ghassan Salamé signera ses ouvrages à la suite du débat



PERFORMANCE DESSINÉE

Pour clôturer cette journée exceptionnelle, ne manquez pas la performance dessinée des auteurs du collectif « Ya Beyrouth » sur les pistes de DJ AHMZ.

20h
22h

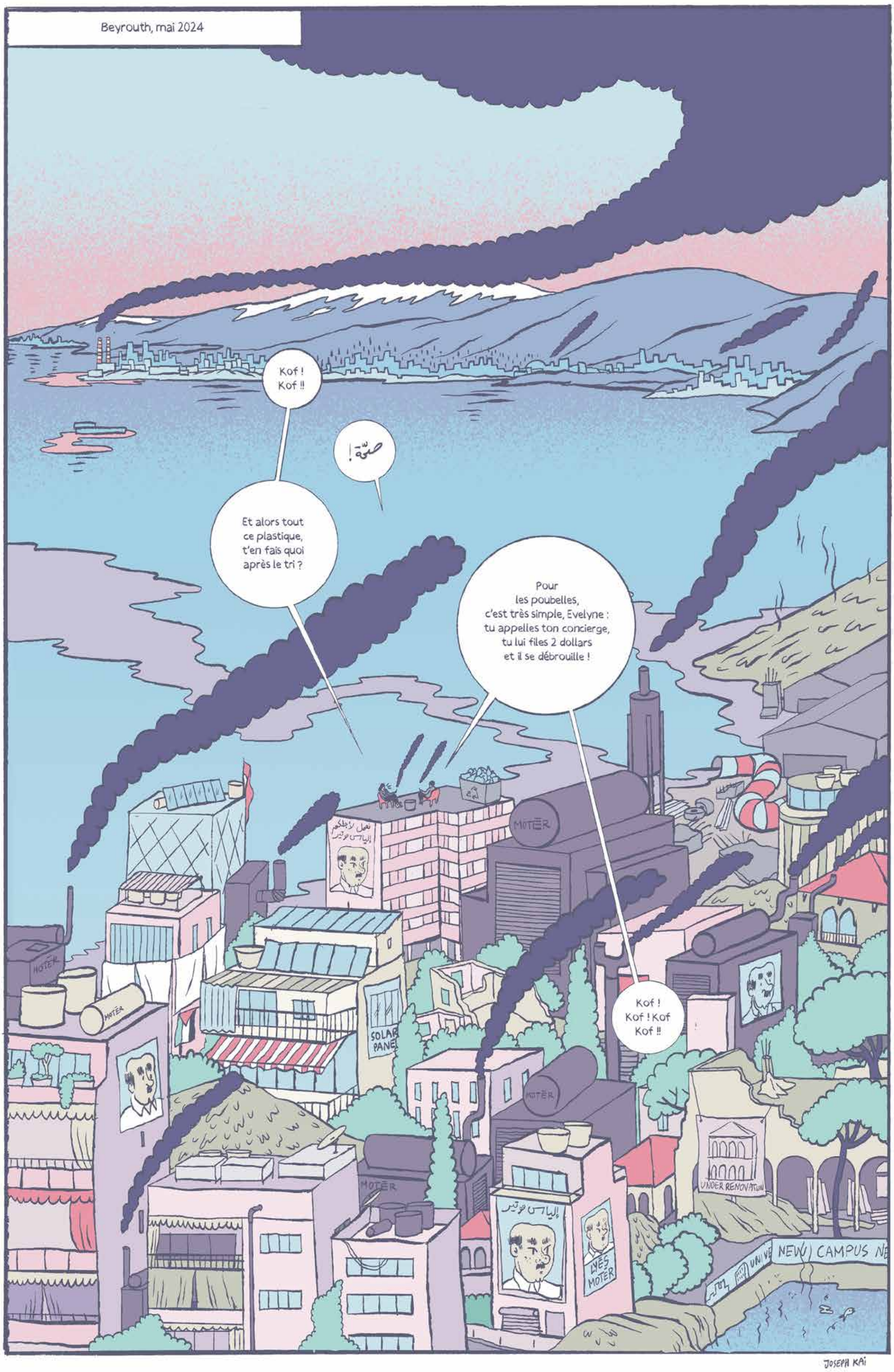
Sous les arcades

Le Grand Débat se tiendra en français et en arabe, avec traduction simultanée.

Accès entièrement gratuit, pièce d'identité requise à l'entrée pour accéder aux espaces de l'Institut français du Liban.
La réservation est obligatoire pour assister au débat : antoineticketing.com

if-liban.com

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE Liberté Égalité Fraternité · INSTITUT FRANÇAIS · TotalEnergies · CMA CGM · BANQUE BEMO · OMNIPHARMA SAL · L'ORÉAL LIBAN · HOTEL ALBERGO BEYROUTH · MZAAR SKI RESORT · agenda culture · yom kom · Lebtivity.com · Beirut · LIVE LOVE · PIKASSO · L'Orient Littéraire · hachette A. Antoine · ifpo · USJ


Beyrouth, mai 2024
Kof !
Kof !!
صحّة !
Et alors tout ce plastique, t'en fais quoi après le tri ?
Pour les poubelles, c'est très simple, Evelyne : tu appelles ton concierge, tu lui files 2 dollars et il se débrouille !
Kof !
Kof ! Kof
Kof !!
MOTER
SOLAR PANEL
UNDER RENOVATION
NEW CAMPUS
إلياس فوتير
LYES MOTER
JOSEPH KAI

POINT DE VUE

La photographie, le GIEC et la planète

Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) n'existait pas encore, la photographie non plus, que Confucius disait déjà : « Une image vaut mille mots. » Le sens est qu'une image est plus parlante, comprenez explicite, que des paroles. Visionnaire était le philosophe chinois cinq cents ans avant notre ère. Appliqué au changement climatique, sa pensée séculaire est plus que jamais évidente. Depuis plus de 30 ans, le GIEC évalue l'état de notre planète, celui des connaissances sur l'évolution du climat, ses causes, ses impacts. Il fournit des rapports, se réunit et tire la sonnette d'alarme, relayé par les médias. Mais quid de son influence sur le public ? Prenez le dernier et 6e rapport du GIEC, rendu public en 2022. Sa version complète compte près de 3 700 pages. De quoi noyer dans un océan d'informations techniques le citoyen lambda. Et pourtant, on y apprend que si les émissions de gaz à effet de serre ne cessent d'augmenter, alors le niveau de la mer pourrait s'élever de plus d'un mètre d'ici à 2100.

Maintenant, regardez le dernier travail du photographe Nick Brandt. Un homme, seul, est assis sur une table. Il a la tête basse, le regard perdu. Il semble désolé. Ce qui surprend sur cette image, c'est que la scène se déroule sous l'eau. Le jeune homme qui s'appelle Petero est comme posé au fond de l'eau, dans une version moderne de la cité engloutie de l'Atlantide. Cette photo en couleur est en couverture du livre *Sink / Rise** (édition Hatje Cantz) de Nick Brandt. Ce projet met en scène des habitants des îles Fidji, dans le Pacifique sud, directement menacés par la montée des eaux. « Cette série « *Sink / Rise* (sombrer/remonter) témoigne des conséquences qu'aura l'augmentation du niveau de la mer sur des centaines de millions d'habitants dans le monde », explique le photographe britannique. Sur la photo comme sur toutes celles dans le livre, il n'y ni trucage, ni montage, ni intelligence artificielle. La scène est bien réelle. Les figurants ont suivi une formation de plongée. Ils ont été sélectionnés pour leur capacité à garder les yeux ouverts sous l'eau et retenir leur souffle assez longtemps pour participer au projet. Les personnes comme les objets ont été lestés afin de pouvoir se figer sous l'eau. Il s'agit là d'une vision anticipée d'un dessein inéluctable à venir. Une extrapolation d'un drame en cours. En une photo, le spectateur est happé par l'histoire et comprend tout de suite ce que la photo raconte. « Malgré le cadre surréaliste et semi-théâtral dans lequel ces portraits se déroulent, les images de Brandt sont directes, épurées et exemptes de distractions. Cette combinaison de fantaisie ambitieuse et de retenue exquise est une signature du travail de Brandt rarement vue ailleurs, explique l'écrivaine d'art Zoë Lescaze dans l'avant-propos du livre. Les photographies qui composent *Sink / Rise* sont remarquables par leur capacité à être à la fois accessibles et énigmatiques, politiques et inclusives. (…) Brandt nous donne un moyen essentiel de réfléchir à ce que nous risquons tous de perdre. »



« Petero by Cliff » de la série « Sink / Rise, The Day May Break », chapitre 3, îles Fidji, 2023. Photo Nick Brandt

L'artiste à l'approche documentaire revendique fermement cet engagement : « Je définirai cette série comme préapocalyptique, le désastre n'a pas encore eu lieu. Mais la pollution des océans, la hausse des températures et l'acidification des eaux auront un impact monumental sur la vie marine. » *Sink / Rise* « compose le troisième volet de la série *The Day May Break* de Nick Brandt, entamée en 2020. Le Britannique s'est engagé à travers ce grand projet dans la lutte contre la destruction de l'environnement. Tout d'abord au Zimbabwe et au Kenya, puis en Bolivie. Animaux et êtres humains posent ensemble au milieu d'un studio improvisé en plein air. Les images, cette fois-ci en noir et blanc, ont été prises dans des sanctuaires et des réserves protégées. Les animaux sont des victimes de la destruction de leur habitat et des rescapés du trafic d'espèces sauvages. Les personnes, elles, des victimes du changement climatique, des sécheresses extrêmes aux inondations qui ont détruit leurs maisons et leurs moyens de subsistance. Là encore, pas de trucages. Animaux et humains sont habitués à partager le même territoire et posent sur la même photo. Seul artifice, des éclairages additionnels et la présence d'une machine à brouillard pour exprimer une nature évanescente, qui évoque la fumée des incendies de forêt. Ces installations et réalisations sont une prouesse photographique, à la hauteur des enjeux qui nous concernent tous.

Et c'est bien parce que beaucoup de photographes nous éclairent sur les zones d'ombre du monde que leurs travaux doivent être vus par le plus grand nombre. L'impact d'une seule photographie est bien plus forte qu'un rapport du GIEC de la taille d'un vieux bottin téléphonique. Prenez *Feed the Planet* (« Nourrir la planète »), l'ambitieux projet du photojournaliste étatsunien George Steinmetz. Résultat de dix ans de travail sur le terrain dans quarante pays et sur l'ensemble des continents, *Feed the Planet* documente le système alimentaire mondial, la plupart du temps à partir des airs. En présentant la production de nourriture pour 8 milliards d'êtres humains, George Steinmetz nous sensibilise aux enjeux et aux bouleversements à grande échelle de la nourriture. Et ainsi, aux conséquences sur notre environnement.

Certes, il y a péril en la demeure. Mais si certains photographes énoncent et dénoncent les drames et les crises de notre planète, alertent l'opinion publique sur les dangers qui la menacent, et menacent les espèces animales comme les humains, d'autres préfèrent montrer sa beauté. Camille Seaman compose une ode à la nature dans les régions arctiques. « Jusqu'à présent, nous avons surtout eu accès à des histoires apocalyptiques. Il est temps d'inverser la tendance, de célébrer la nature », avait déclaré l'Amérindienne dans un article enquête, « La terre mise en examen par les photographes », paru dans *Polka Magazine* en 2015, à l'occasion de la COP21. Face à son objectif, les immenses blocs de glace se transforment en de majestueuses, uniques et délicates sculptures. « Mes images se veulent un espace où les gens peuvent ressentir ce que j'ai éprouvé, à la recherche de l'expression d'une âme. » La quête d'un moment de grâce en symbiose avec une nature en péril.

Quand il s'agit d'immortaliser la beauté de la nature, comment ne pas évoquer *Genesis* du photographe franco-brésilien Sebastião Salgado, sa lettre d'amour adressée à la planète et aux humains qui l'habitent afin de veiller sur elle. Cette œuvre, réalisée pendant huit ans, entre 2004 et 2012, célèbre la terre dans toute la splendeur inestimable de ses contrées encore préservées. Elle est composée de séries de photographies toujours en noir et blanc de paysages, de faune, de flore et de communautés humaines qui vivent encore selon leurs traditions et cultures ancestrales. Au-delà des nombreuses publications dans la presse, *Genesis* a surtout touché le public à travers des expositions itinérantes, vues par des millions de personnes à travers le monde. Les spectateurs, parce que chaque exposition de Sebastião Salgado est un spectacle, enchantés et enthousiastes, sont toujours au rendez-vous. Mais il est impossible de mesurer sur le public les bienfaits des images vues.

Qu'à cela ne tienne, tous les photographes cités ici, et tant d'autres encore, sont toujours dans l'action. Des citoyens à la conscience forte. Ils savent qu'une photo seule ne peut pas changer la face du monde. Rarement idéalistes, les artistes font preuve de réalisme. Raison pour laquelle nombre de photographes agissent au sein d'organisations caritatives afin d'offrir un débouché à leurs travaux, afin que leurs efforts ne restent pas vains. Sebastião Salgado et son épouse, Lélia, ont fondé Instituto Terra au Brésil pour reforester la région natale du photographe franco-brésilien. Nick Brandt a créé Big Life Foundation pour lutter contre le braconnage en Afrique subsaharienne… Certes, ces initiatives peuvent sembler une goutte d'eau dans l'océan face aux destructions massives de la planète. Mais dans certains pays, chaque goutte d'eau est source de vie. Et une photo peut contribuer à la préserver et à sauver, un peu, l'humanité. Avant d'atteindre le point de non-retour, l'instant décisif qui pourrait être fatal.

Dimitri BECK, journaliste
et directeur de la photographie de « Polka »

**Sink / Rise* de Nick Brandt, édition Hatje Cantz, 58.

Comment je suis devenue écoféministe



Françoise d'Eaubonne.



Starhawk.



Wangari Muta Maathai. Photos John Mathew Smith

Comment ai-je découvert l'écoféminisme ? Cela a pris un certain temps. Je suis philosophe et je travaille depuis 1992 sur l'éthique environnementale, une réflexion sur les rapports moraux entre l'homme et la nature (les hommes ont-ils des devoirs vis-à-vis de la nature, celle-ci a-t-elle des droits à leur égard ? Sur quoi sont-ils fondés ?). C'est une nouvelle réflexion philosophique qui s'est surtout développée dans les pays anglophones (États-Unis, Australie, Grande-Bretagne) à partir des années 1970. Dans la diversité des courants qui la composent, j'avais aperçu qu'il y avait un courant qui se disait écoféministe, mais je ne comprenais pas très bien de quoi il s'agissait. Pourquoi les femmes auraient-elles, plus que les hommes, vocation à protéger la nature ? Serait-ce qu'elles sont plus naturelles que les hommes ? C'est absurde. Je suis française et j'ai grandi en ayant en tête la phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. » Les femmes ne sont ni moins ni plus naturelles que les hommes, et quand on fait allusion à leur nature, c'est généralement pour justifier leur infériorité supposée.

Ce sont des mouvements de femmes dans le Sud global qui ont retenu mon attention. Le mouvement Chipko en Inde, notamment, dans les années 1980, soutenu par la biologiste Vandana Shiva : des femmes se sont mobilisées pour protester contre l'abattage des arbres et elles les ont entourés de leurs bras pour les protéger. Et, ce faisant, elles se défendaient elles-mêmes et leur milieu de vie. La forêt est source de nourriture, elles y trouvent du bois de chauffage. C'est de la même façon qu'au Kenya, Wangari Muta Maathai organisait des mouvements de femmes pour la reforestation (The Green Belt Movement). Ce n'est pas que ces femmes sont plus naturelles que les hommes, c'est que, dans leurs conditions de vie, particulièrement dans le Sud global où l'agriculture familiale de subsistance est faite par les femmes, elles souffrent d'un développement qui profite aux plus riches et se fait au détriment des agricultures de subsistance. Elles souffrent aussi dans leur capacité reproductive car elles sont les cibles d'injonctions contradictoires : il y a à la fois une injonction politique pour diminuer les naissances et une injonction religieuse interdisant l'avortement ou le contrôle des naissances. On s'adresse à elles comme si elles n'avaient aucune volonté propre, on les traite comme on traite la nature, en les dominant. Quand elles luttent pour la nature (quand elles protègent les arbres), elles luttent aussi pour elles, elles défendent leur milieu de vie.

J'ai enquêté sur toutes ces luttes qui, un peu partout dans le monde, mobilisent des femmes autour d'objectifs écologiques, qu'ils soient globaux, comme les mobilisations antinucléaires aux États-Unis dont l'activiste Starhawk a répandu le modèle, ou plus portés sur des questions locales de subsistance, des luttes contre l'extension des industries extractivistes, notamment en Amérique du Sud, où les violences faites aux femmes se multiplient en même temps que progressent les nouvelles exploitations minières. Ce qu'il y a en commun à tous ces mouvements, c'est le lien fort qu'il y a entre la domination sur les femmes (le patriarcat) et la domination capitaliste de la nature (l'extractivisme, la monoculture, la production forcée).

J'ai alors mieux compris la place de l'écoféminisme dans l'éthique environnementale. Ce sont surtout des hommes qui avaient lancé ces réflexions dans les années 1970. Puis ce sont des femmes, des philosophes, comme Karren Warren ou Val Plumwood, qui leur ont posé une question en retour : « Vous parlez des rapports de l'homme à la nature, c'est très bien, mais quand vous parlez de "l'homme", de qui parlez-vous exactement ? De l'homme en général ? De l'homme par opposition à la femme ? Croyez-vous que, si vous ne répondez pas à cette question, vous pourrez vraiment améliorer les rapports de l'homme à la nature ? » Elles lançaient ainsi l'idée, qui valait aussi pour les féministes, qu'on ne libérerait pas les femmes sans libérer la nature, et réciproquement. Rapprocher la question des femmes de celle de la nature, c'est faire apparaître leur commune domination, c'est aussi faire surgir quantité de questions nouvelles : sur ce qu'il en est exactement de la nature, sur le pouvoir des femmes ou leur puissance… tout ce qui s'invente dans ces luttes de femmes sur des questions écologiques.

J'ai commencé à écrire en 2010 des articles dans des journaux très spécialisés. L'écoféminisme était à peu près inconnu en France. Mais en 2015, un peu avant la COP21 qui devait se tenir au Bourget, une mobilisation importante a eu lieu dans le monde entier pour exiger qu'on parvienne à un accord. Des groupes écoféministes se sont joints aux manifestations, et l'idée est arrivée en France où elle a eu beaucoup de succès. Les groupes écoféministes se sont multipliés, dans des mobilisations et des pratiques nouvelles. On a découvert que le mot avait été inventé en France, par une militante et écrivaine, Françoise d'Eaubonne, dans le livre *Le Féminisme ou la mort* (éditions Horay) paru en 1974. Elle y établissait le lien entre le capitalisme qui s'approprie la fertilité de la terre et le patriarcat qui met la main sur la fécondité des femmes. Elle a essayé de lancer un mouvement, mais à l'époque, cela n'a pas pris. Maintenant, on la redécouvre. C'était une grande admiratrice de Simone de Beauvoir et elle ne voyait pas de contradiction à ce que les femmes et la nature se défendent, ensemble. Il n'y pas de raison d'opposer la vie et la liberté.

Catherine LARRÈRE, philosophe,
professeur émérite à la Sorbonne

RENCONTRE

Deux photographes face aux crises : Patrick Baz et Tanya Traboulsi

Depuis ses débuts, la photographie a permis de documenter les ravages et les conséquences des guerres, même si que les limitations techniques de l'époque ne permettaient pas de capturer les moments des combats eux-mêmes. Témoignages poignants, parfois dérangeants, les images capturent l'essence même de ce qu'il se joue, plaçant le spectateur face à une réalité brutale, celle de la violence et de la destruction. Les temps que nous traversons nous invitent à questionner la place de la photographie dans le récit complexe des conflits armés et des crises multiples. À travers les travaux des photographes libanais Patrick Baz et Tanya Traboulsi, ce sont deux visions différentes du médium qui s'expriment.

L'essor du photojournalisme de guerre a vu émerger une pratique photographique immédiate qui privilégie l'image paroxystique, celle du tout, qui traduit instantanément l'urgence et la violence. Les images du photojournaliste Patrick Baz, dénuées de métaphore, captivent et interpellent. Pourtant, au-delà de ces représentations classiques des conflits et des crises, émerge une autre voix photographique. Rattrapée par l'actualité, la photographe plasticienne Tanya Traboulsi, également confrontée à la violence et à l'instabilité, fait le choix d'une approche plus personnelle et introspective, subvertissant alors les attentes traditionnelles de la photographie en temps de crise et offrant un regard intime sur la résilience et la survie.



Voiture piégée à Aïn el-Remmané, 1985. Photo Patrick Baz

Patrick Baz, le témoin de l'histoire

Patrick Baz a quinze ans lorsqu'il capture ses premières images avec une caméra subtilisée à son père. Rapidement, la caméra devient un substitut des armes, une manière de témoigner des vicissitudes des conflits qui déchirent la région. Né en 1963, Baz a grandi dans le tumulte de la guerre civile libanaise, une période qui a forgé son lien indissociable avec la photographie. Ses premiers pas dans le métier sont marqués par l'improvisation et le manque de formation formelle. « Je ne savais pas ce que je faisais. Je faisais des photos de tout. On ne découvrait ses propres images que plus tard, quand elles étaient publiées », confie-t-il. Il poursuit : « Je ne faisais rien de chiadé parce que je ne savais pas faire ; je n'avais pas appris la photographie. Elle était une histoire que je montrais, un exutoire. Je n'ai appris que plus tard à raconter ; la sophistication des appareils photo m'a aidé. »

Baz rappelle que les commandes sont arrivées quand les grands photojournalistes internationaux étaient partis à la suite des enlèvements en 1984. « J'ai réussi à me faire un nom, non pas parce que j'étais photographe, mais parce que je parlais trois langues. Nous étions moins d'une dizaine à parler trois langues, pouvant contacter les agences internationales et passer d'un côté ou de l'autre. » Entre 1984 et 1987, la presse internationale se focalisait sur la situation des otages, qu'ils soient occidentaux, chrétiens ou musulmans, ainsi que sur les négociations en cours, et il fallait être présent. Attendre l'événement. Attendre pour shooter. Puis recommençait le manège bien rodé d'envoi des photographies aux agences de presse : rembobiner la pellicule de diapositives (les diapositives en couleur étaient Sygma, Gamma, Sipa), écrire sur l'enveloppe l'adresse de l'agence et la personne contact, placer l'enveloppe dans un sac épais à vomi distribué par les compagnies aériennes, la confier à un passager qui se chargerait de ne pas la faire passer sous les rayons X puis, une fois arrivé, de la transmettre à la bonne adresse.

Photojournaliste, Baz a couvert pour l'Agence France-Presse (AFP) pendant plus de 30 ans les grands conflits du Moyen Orient (guerre du Golfe, Liban, Bosnie, Irak, Afghanistan, etc.) et fait la couverture des plus grands journaux. Ses photographies incarnent la brutalité de la guerre, mais aussi l'humanité qui persiste au milieu du chaos. « Je ne crois pas à l'objectivité dans ce métier. » Pour lui, les photographes ne peuvent pas rendre une neutralité. Les images de Baz, parfois provocantes, parfois silencieuses, révèlent une vérité crue, une réalité que le monde doit voir. Baz joue des contrastes et des oppositions dans ses images. Le document photographique porte avec lui l'accumulation de nombreuses références visuelles, des icônes ou des motifs glanés au fil des lectures et des visionnages de films. Nous avons tous nos bibliothèques visuelles personnelles. Celles de Baz sont les photographes de la guerre du Vietnam (Don McCullin, Tim Page, Françoise Demulder ou Catherine Leroy) et la bande dessinée. Mais pour Baz, la photographie va au-delà de la simple documentation. C'est un moyen de raconter des histoires, de transmettre des émotions et de susciter des réactions. « Une bonne image hier et aujourd'hui, c'est la même chose, dit-il, c'est celle qui transmet de l'émotion, qui choque, qui fait pleurer ou rire. »

Tanya Traboulsi, l'amoureuse de Beyrouth

Après avoir été arrachée de force à Beyrouth en 1983, pendant treize années, jusqu'à la fin de ses études universitaires, Tanya Traboulsi a rêvé de revenir. L'image de Beyrouth vue de la mer ne l'a plus quittée, ni cette image ni les odeurs de Beyrouth. 13 ans. Alors, quand elle retourne au pays, en 2003, pour s'installer à Beyrouth, elle ne la lâchera plus. Traboulsi raconte : « Je photographiais alors tout ce que je voyais. Pendant la guerre de juillet-août 2006, j'avais un petit Sony Cyber-Shot numérique et je photographiais les rues vides de Sioufi, de Monnot, n'importe où je pouvais me rendre à pied. » À pied. Quelle contradiction dans une ville qui ne fait pas de quartier aux piétons. Son projet en cours, « Beyrouth, rêve récurrent » (2021-en cours), témoigne de cette relation intime avec la ville. Dotée d'une variété d'appareils, analogiques ou numériques (Olympus Mju II, Canon AE 1 35 millimètres, Pentax 645N), et de son téléphone portable, elle arpente les rues de Beyrouth, capturant des instantanés de la vie quotidienne et des témoignages. Sa routine : « Une ou deux fois par semaine, je choisis un quartier dans lequel déambuler puis je parle aux gens, je prends des clichés de ce qui se présente à moi. Parfois, je rentre de mon tour sans aucune image. Je ne m'impose pas de faire des images, j'y vais avec mon ressenti. Je produis à un rythme lent et je ne crois pas à la compétition. » Traboulsi écoute la ville, les vagues de cette mer qui l'a trahie il y a bien longtemps ; elle écoute les gens. Ils se prénomment Tarek, Firas, Lenin et Driss. Ils sont assis au même endroit, chaque samedi, à Dalié.



Photos Tanya Traboulsi

La photographie est bien plus qu'une simple profession pour Tanya Traboulsi, c'est un héritage familial et une passion profonde. Née en 1976 en Autriche et élevée à Beyrouth, elle a toujours été entourée d'appareils photo et de caméras grâce à une lignée de femmes photographes qui ont laissé leur empreinte sur elle. Traboulsi confie : « J'ai tenu mon premier appareil photo dans les mains à l'âge de 4 ans. Ma mère prenait toujours des photos, elle nous filmait en super-huit. Et ma grand-mère et mon arrière-grand-mère avant elle. Je fais partie d'une dynastie de femmes photographes. Elles n'étaient pas des photographes professionnelles, mais elles m'ont transmis le geste. C'est mon héritage. J'ai toujours photographié. Tout documenté, avec un appareil Instamatic et du film 110 : mon adolescence, les amis, ce que nous faisions, mangions, etc. J'ai des caisses entières d'archives photographiques, une archive familiale d'avant et de moi-même. »

Tanya Traboulsi considère la photographie comme un acte d'amour, une manière de se reconnecter avec ses racines, son histoire personnelle, et de préserver la mémoire de Beyrouth pour les générations futures. Ne pas oublier Beyrouth. L'archiver. Témoigner. Comme une urgence. Celle de dire. De montrer. « Je veux raconter des histoires. Il y a tellement à dire sur Beyrouth ; c'est insensé. » « Pourquoi n'ai-je pas pris plus de photos de Beyrouth dans les années 1990 ? » Traboulsi questionne puis réalise : il n'y a quasiment aucune archive sur le club B018 qui pourtant était tout droit issu d'un film de David Lynch. Alors, maintenant, avec une approche méthodique, Traboulsi veut tout documenter pour les générations futures. En cela, est-elle si éloignée de la frénésie photojournalistique ?

Deux approches, une seule vision

Bien que les approches de Patrick Baz et de Tanya Traboulsi puissent sembler divergentes, elles convergent vers un même objectif : capturer l'essence du Liban. Alors que Baz documente les conflits et les bouleversements politiques qui ont marqué l'histoire récente du pays, Traboulsi célèbre la vie quotidienne et l'humanité qui persistent malgré l'adversité. Le médium photographique a cette capacité à produire de très grandes séries. Si le continuum caractérise la pratique de Tanya Traboulsi, celle de Patrick Baz le brise. Les images de Baz s'imposent là où celles de Traboulsi suggèrent. Frontales ou subtiles, provocatrices ou silencieuses, gueulantes ou berçantes, les photographies de Patrick Baz et de Tanya Traboulsi ne se rencontrent pas, elles s'accompagnent, offrant ensemble une vision contrastée mais complémentaire d'un pays en temps de crises.

Yasmine CHEMALI
Directrice du Centre
de la photographie de Mougins



COMMENTAIRE

Voir l'image autrement à l'ère de l'intelligence artificielle

Contempler ce portrait éveille la curiosité quant à l'identité de cette femme. Qui est-elle ? Une aïeule bien-aimée ? Une inconnue trouvée au fond d'un tiroir ? Une chimère fabriquée de toutes pièces par une intelligence artificielle ?

Opter pour cette dernière hypothèse altère définitivement notre appréciation de l'image. Elle n'est plus un cliché, ni un portrait, mais une imposture. Les attributs esthétiques que l'on aurait initialement admirés restent inchangés. Pourtant, soudainement, ce grain de peau lisse, ces traits trop réguliers, cette coupe presque excentrique deviennent autant de détails que scrute le regard à la recherche d'indices révélateurs. Une fois son origine révélée, cette image semble perdre de sa saveur. L'émotion laisse place au scepticisme.

À travers ce portrait, l'intelligence artificielle prouve qu'elle représente aussi bien les visages que la photographie. Mais, pour arriver à ce résultat, elles empruntent deux chemins diamétralement opposés. Quand la photographie fixe sur le papier des vies oubliées que le hasard a conduites un jour devant l'objectif, l'intelligence artificielle génère aléatoirement les traits de personnalités fictives. Toutes deux produisent ainsi des accidents mémoriels, artefacts de vies existantes pour l'une et inexistantes pour l'autre.

Boulimique d'images, dépendante de l'existence préalable de millions de photographies pour en produire à son tour, l'IA en prolonge paradoxalement la vie. Inlassablement, ses algorithmes recomposent dans une boucle infinie de nouveaux portraits à partir de ces visages, telle une loterie génétique. Face au continent des visages engloutis dans l'oubli que la photographie a immortalisés, l'intelligence artificielle superpose en miroir des millions de portraits numériques immortels puisque irréels.

Cette déferlante de médias synthétiques nous invite à reconsidérer ce qui fait la valeur d'une image. Par son irruption, l'intelligence artificielle trouble l'adéquation entre image et réel à laquelle nous tenons tant. La photographie a marqué le point d'orgue technologique de la représentation du réel. Bien que récente à l'échelle de l'histoire de la représentation, elle sacralise la relation entre image et réel que nous tenons désormais pour acquise.

Tout semble ainsi diamétralement opposer IA et photographie, duperie pour la première, essence de la vérité pour la seconde. L'intelligence artificielle décuple pourtant une imperfection de la photographie qu'il nous est douloureux d'admettre : dès lors qu'elle ne peut fixer que des morceaux de réel, elle l'agence inévitablement en nous offrant un prisme de la réalité. Une photographie est le fruit de choix qui mettent en scène une facette de la réalité quand l'intelligence artificielle la produit de toutes pièces.

En nous forçant à remettre en question notre crédulité face aux images, l'intelligence artificielle nous sort de notre passivité. Dans un monde où nous sommes constamment abreuvés de contenus visuels, elle éveille une vigilance nécessaire, nous exhortant à aller au-delà des images.

Marion CARRÉ, présidente d'Ask Mona, autrice et experte IA.